

# Solidarité Bolivie - Bulletin 73

## mars 2010

Association Solidarité Bolivie  
B.P. 50  
74 963 Cran – Gevrier cedex  
<http://www.solidaritebolivie.net>  
[solidarite.bolivie@laposte.net](mailto:solidarite.bolivie@laposte.net)

### Sommaire :

- |  |                         |
|--|-------------------------|
| 1 – Editorial – <i>Jacques Armagnat</i>  | <a href="#">page 2</a>  |
| 2 – Démocratie – <i>François Donnat</i>  | <a href="#">page 3</a>  |
| 3 – La Force et le Sourire de Doña Susana<br><i>Equipe Réveiller la solidarité.- traduction Jacques Armagnat</i> | <a href="#">page 5</a>  |
| 4 – La fortaleza y la sonriza de Doña Susana   | <a href="#">page 8</a>  |
| 5 – Fête à El Villar – <i>Elena Torres – extraits</i>  | <a href="#">page 10</a> |
| 6 – Fiesta en El Villar – <i>Elena Torres – texte intégral en espagnol</i>                                       | <a href="#">page 15</a> |
| 7 – Nouvelles des Projets  | <a href="#">page 22</a> |
| 8 – Nouvelles de l'association   | <a href="#">page 23</a> |
| 9 – Ephéméride   | <a href="#">page 24</a> |

# 1 - Editorial

## Solidarités

La succession des catastrophes naturelles a suscité une réponse solidaire sans précédent, dont la plus remarquable fut celle des voisins directs des victimes.

Les populations ont répondu, les Etats ont répondu; réponses nécessaires pour durer; tant de ruines ne se relèvent pas en un jour.

La Solidarité n'a pas d'échelles ni de limites, elle va du plus petit, disons nano solidarité, la mienne avec mon voisin, à la méga solidarité, celle des états.

C'est la même démarche vitale, celle de l'homme face à l'homme.

Elle nous lie à parité avec tous les autres peuples, elle rejette l'atavisme, elle peut être même brutale.

La mondialisation, voulue ou non, nous rend plus proches et de ce fait plus solidaires.

Le travailleur qu'il soit Africain, Chinois, Américain du Nord ou du Sud, Européen ou d'ailleurs prend conscience que ce qui lui arrive est déjà arrivé ou arrivera aux autres, que ce qu'il fait d'autres le feront, il ne peut plus défendre seulement son «pré carré», dorénavant il pèse dans la marche du monde avec les autres.

Ce pourrait être une angoisse..... C'est une Espérance.

Jacques Armagnat



*Casa Emaus - 2008*

## 2 – Démocratie

[Retour au sommaire](#)

*François Donnat qui vit depuis plus de vingt en Bolivie nous donne une vue sans concession de ce qui se passe en Bolivie et des difficultés et risques encourus par le gouvernement Morales.*

*Que pouvons nous faire nous qui avons un vieux pays dont les institutions sont bicentennaires; comment être solidaires d'un pays neuf dont la mise au monde n'est pas sans douleurs?*

*Sans l'environnement des autres pays d'Amérique latine aujourd'hui dans cette même dynamique, la Bolivie n'a pas de chance d'accéder à une totale démocratie.*

*Acceptons que la démocratie dans ces pays n'ait pas tout à fait ce que nous envisageons pour nous, encore que nous aussi sommes peut-être loin de la démocratie.*

L'année 2009 aura été l'année de la transition vers un nouvel état: ce n'est plus une république mais l'état plurinational de Bolivie.

Deux élections, l'une le 24 Janvier et l'autre le 6 Décembre, ont ponctué cette transition. Ce fut d'abord en Janvier l'approbation de la nouvelle constitution. Puis la réélection du président Evo Morales. Les deux avec une majorité de plus de 60%. Ce fut donc l'année de l'ancrage du changement dans le pays et dans les mentalités.

Il existe un fort sentiment d'identification de la majorité de la population avec le changement. Celui-ci n'est pas forcément très clair pour tous mais la volonté de changement prime sur tout le reste.

Il y a aussi un très fort sentiment d'identification avec Evo Morales, «c'est notre président» dit-on, et tout ce qui est indigène. Cela excuse tout erreur ou retard dans le changement.

Cela a permis la disparition de l'opposition. Seul Manfred Reyes a obtenu un résultat de vote de l'ordre de 25%. Mais ce fut un vote plus de rejet à Evo que sur des proposition de programme. Aujourd'hui l'opposition est tout à fait minoritaire au parlement et sans leader ni programme. (Il y a un mandat d'arrêt contre Manfred Reyes, en fuite, pour des procès pour corruption.)

Les défis auxquels est confronté le pays:

- le pouvoir:

Tout le pouvoir est maintenant concentré dans les mains d'Evo Morales et du MAS. Il y a la tentation d'exercer ce pouvoir d'une façon absolue. Les élections locales d'Avril (municipales et régionales) seront un test pour voir si la population donne au MAS ce pouvoir absolu.

- les contradictions du MAS

Il faudra au pouvoir central gérer le fait que le MAS n'est pas un parti politique mais un regroupement de différentes tendances et mouvement sociaux avec des objectifs parfois contradictoires. Il y a déjà des conflits internes qui s'expriment dans la rue. De plus la plus part des anciens militants politiques des vieux partis (ADN, MNR, MIR) a investi le MAS. Certains analystes politiques parlent de tendance socio démocrates et de

tendance socialiste dure. Le président devra arbitrer les choix.

- la justice

Dans le nouvel état plurinational il faudra articuler la justice ancestrale (justicia originaria) avec la justice ordinaire. En plus il faudra, c'est une des priorités du parlement, réorganiser et désigner les nouvelles autorités de la justice ordinaire. Certaines lois auront la priorité comme la loi anti corruption, la loi de répression du trafic de drogue etc.

- la mise en place d'un programme économique.

Ce fut peut être le point faible du changement que l'absence de programme économique autre que celui de donner des « bonos » aux enfants en âge scolaire, aux personnes âgées, aux femmes enceintes, etc. Il n'existe pas de politique de pleine emploi ni de politique d'investissement d'état. Sauf quelques exceptions comme l'exploitation du gisement de fer du Mutun...

Il est indéniable aussi que les bons résultats macro économiques viennent aussi de l'argent illégal.

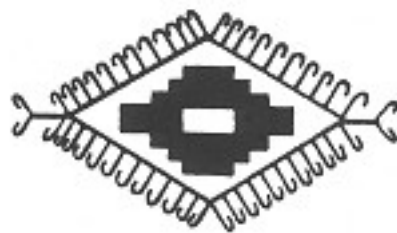
- les questions écologiques

Evo Morales a eu droit à des applaudissements à Copenhague pour ses déclarations. Mais des voix dans le pays se font entendre pour demander de commencer à la maison. Les choix économiques auront des conséquences sur le niveau de pollution dans le pays. Comme des voix se font entendre pour dénoncer les dommages de la fabrication de cocaïne sur les rivières polluées par les produits nécessaires à cette fabrication et donc sur les cultures irriguées par ces rivières.

- le trafic de drogue.

Celui-ci ne fait que grandir aussi bien au niveau de la production de la matière première que de sa transformation. Cela fait d'ailleurs dire qu'« il y a de l'argent qui circule ». Ce problème est en fait un sacré défi économique, écologique et juridique, sans parler de la corruption. Il est impossible de lutter contre la corruption si l'on n'affronte pas le problème d'une activité illégale qui engendre des profits supérieurs à la dette extérieure. Comme on peut le voir pratiquement l'ensemble des défis du gouvernement et du MAS sont liés à ce problème.

*François Donnat pour Solidarité Bolivie. La Paz le 13 Janvier 2010.*



[Retour au sommaire](#)

### 3 - La Force et le Sourire de Doña Susana

Doña Susana a 38 ans, mariée civilement avec Don Gregorio âgé de 45 ans. De cette communauté naquirent 10 enfants : Dominga 20 ans, qui est allée à l'école 5 ans seulement, Juan Carlos âgé de 17 ans, Irma 15 ans, Sergio de 13 ans, Yesica 11 ans, Sandra 9 ans, Julio 7 ans, Rudy 4 ans, Daniel 2 ans et un bébé de 1 mois.

Comme on peut voir la famille de Doña Susana est nombreuse.



Nous connaissons cette famille depuis longtemps quand on réalisait la campagne d'enregistrement gratuit pour obtenir un certificat de naissance, dans les années 1994.

Doña Susana venait aux Ateliers Educatifs sans Don Gregorio.

Elle nous racontait que son mari buvait beaucoup et qu'ils n'avaient pratiquement pas d'argent. A cette époque ils n'y avait pas encore 10 enfants, peut être 5, la moitié de ce qu'ils sont aujourd'hui; les aînés étaient encore petits. Ils vivaient dans une maison en tant que locataires, une trop petite maison pour vivre avec tant d'enfants.

Les sœurs et la mère de Susana pestaient contre Don Gregorio, elles disaient: «il est paresseux, il fait beaucoup souffrir notre sœur, c'est un sale type».

Au fil du temps, en se restreignant sur la nourriture et privant même de pain les enfants, ils arrivèrent à acheter une maison dans une zone très éloignée, à Huayna Potosi en bordure de la rivière qui traversait la zone..Nous nous rappelons une visite que l'Equipe leur fit alors; Dominga, la fille aînée, n'étudiait plus, elle travaillait pour aider la famille.

Avec beaucoup de peine Doña Susana nous raconta qu'à la suite d'un malentendu son mari avait été incarcéré, accusé d'assassinat. Ce furent des moments difficiles pour la famille, d'autant plus qu'à la même période des voleurs entrèrent dans la maison et dérobèrent le peu d'objets du foyer; ils se retrouvaient à peu près sans rien ni argent pour s'alimenter et de plus les démarches pour démontrer l'innocence de son mari parce qu'il n'était pas capable de se défendre dans la vie.

Doña Susana, était impuissante, il semblait que la chance n'était pas de son côté. Elle

dû vendre sa maison et avec l'argent retiré payer l'avocat pour que son époux sorte de prison. Avec l'autre moitié elle acheta un autre terrain dans une zone très éloignée d'Alto Lima, aux environs de Santa Rosa de Lima.

Son mari resta environ un an en prison et comme au bout de ce temps on avait pas trouvé de preuves fondant l'accusation il put sortir de prison. Il put se consacrer à un nouveau travail en tant que maçon et apporter des ressources au foyer. Ce furent des moments très difficiles pour la famille avec beaucoup de dettes. Il alla vivre dans une zone très éloignée en tant que gardien.

Malgré tous ces problèmes, la señora Susana nous recevait toujours avec le sourire, elle avait une force surprenante après avoir eu tant d'enfants; elle est maigre, très sympathique, humble, tendre, pauvre et très riche en tendresse et amour. Quand ses enfants font des bêtises, elle réagit avec le sourire. Il est sûr qu'une autre mère réagirait avec un rappel à l'ordre. Mais doña Susana est très tranquille, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait perdu son autorité de mère, mais elle a sa propre façon d'éduquer et ses enfants aiment beaucoup leur mère.

Pendant quelques temps nous avons perdu contact avec cette famille, ils avaient déménagé et un jour, par hasard alors qu'à la foire nous cherchions une autre famille nous avons rencontré doña Susana à qui nous avons demandé son adresse. Quelques jours après nous lui avons rendu visite, c'est là qu'elle nous dit qu'elle avait eu avec son dernier fils Daniel âgé de deux ans beaucoup de difficultés à la naissance.

Elle nous dit: «j'ai beaucoup souffert, l'accouchement s'est mal passé, j'ai perdu connaissance et me souviens m'être sentie mourir, deux sœurs m'emmenaient dans un coin, elles me disent «allons y» et moi je me suis souvenue de mon fils aîné Juan Carlos, son père a l'habitude de la frapper durement et pour lui je dois rester, je me suis dit «que va devenir mon fils» et je me suis réveillée d'un coup, comme d'un rêve, un vrai brouillard, on me tirait par les cheveux. Mon mari dit que je suis restée ainsi pendant 4 heures, le temps de l'accouchement, c'est ce qui m'est arrivé ma sœur». Doña Susana nous a raconté cela avec beaucoup de peine. La maison où nous la rencontrons à ce moment, où elle est gardienne, est une maison humble, ils en occupaient seulement une pièce, ils n'avaient pas non plus beaucoup de biens. Dans la pièce on voyait 3 lits et une cuisinière à 4 feux, quelques casseroles, plats, pichets et un faitout. Dans un coin de la pièce, la cuisine, dans les trois lits dorment les 9 enfants, les parents et le bébé.

Tous ses enfants sont nés dans leur maison, seuls le bébé et Rudy sont nés à l'hôpital. La famille avait augmenté et nous lui rendons toujours visite. Rudy un des enfants nous reçoit avec un *sourire* jusqu'aux oreilles. Les enfants nous accompagnent en jouant, s'assoient autour de leur mère et nous interpellent «tio, tia» oncle, tante, sans rien laisser apparaître de leur précarité, sans rien demander au milieu de leur pauvreté.

Nous rencontrons très rarement Don Gregorio, son épouse dit qu'il a changé depuis sa sortie de prison, il ne boit plus d'alcool comme avant, il travaille pour payer leurs dettes, lui même dit que Dieu lui a confié une mission : «un homme avec des moustaches blanches m'est apparu en rêve, et m'a dit « tu dois faire connaître la parole

de Dieu à tous», cela je ne le fais pas» et disant cela il se met à pleurer.

L'Equipe connaissant la réalité de cette famille surtout les besoins alimentaires des petits plus un bébé qui devait arriver sous peu; nous les aidons en achetant des légumes et autres vivres comme: riz, sucre, vermicelle et autres céréales pour leur alimentation. De même nous lui donnons 2 Bs (boliviens) pour que doña Susana aille passer une visite de contrôle, mais pour leurs besoins elle avait dépensé l'argent et n'y avait pas été, de plus elle était enceinte ce que nous ne savions pas. A cette nouvelle et sachant le risque qu'elle avait encouru lors de son dernier accouchement, nous l'avons accompagnée aux contrôles prénataux où le médecin lui dit: «grossesse à haut risque» . Pour cette raison ils la dirigèrent sur la maternité pour un examen plus approfondi. Le médecin informé du nombre d'enfants qu'elle avait et en raison de l'état de santé de doña Susana demanda l'autorisation au mari de réaliser la ligature des trompes de Falope, ce qui fut fait dès la naissance du bébé. Aujourd'hui la famille est sereine.

Don Gregorio a un contrat de travail comme maçon à l'Université Publique d'El Alto, le fils aîné Juan Carlos fait sa préparation militaire, il sort bachelier en cette année 2009 et doña Susana suivra l'éducation de ses enfants et en prendra soin.



[Retour au sommaire](#)

## 4 - La fortaleza y la sonriza de Doña Susana

Doña Susana de 38 años de edad, casada por lo civil con Don Gregorio de 45 años de edad, de la convivencia familiar tuvieron 10 hijos: Dominga de 20 años que solo estudio hasta el 5to curso, Juan Carlos de 17 años en 3er curso de secundaria, Irma de 15 años, esta en 6to. De primaria, Sergio de 13 años también en 6to. De primaria, Yesica de 11 años de, cursa 4to. Curso de primaria, Sandra de 9 años, cursa el 3er, curso, Julio de 7 años, esta en 1er. Curso, Rudy de 4 años, Daniel de 2 años y un bebe de 1 mes; como verán la familia de Doña Susana es numerosa, conocimos a esta familia hace muchos años atrás cuando se realizaba la campaña de Registro gratuito para obtener Certificado de Nacimiento por los años 1994, fue doña Susana quien venía a los Talleres Educativos y no así Don Gregorio, ella nos contaba que su esposo tomaba mucho y casi no tenían dinero, por entonces no eran 10 hijos, quizás 5 la mitad de lo que hoy son y los mayores eran pequeños, vivían siempre en casa dada en calidad de alquiler, un pequeño cuarto para vivir con tantos niños.

Las Hermanas y la madre de la Señora Susana siempre estaban protestando para Don Gregorio decían: “ es un hombre flojo, toma mucho y que le hace sufrir mucho a su hermana y que él era un hombre malo” Con el pasar del tiempo, privándose quizá hasta de comer y dejando de dar el pan a los hijos lograron comprar una casa en una zona muy alejada en Huayna Potosí, estaba al borde del rio que atravesaba, recordamos una visita que por entonces hicimos el Equipo, la hija mayor Dominga ya no estaba estudiando, estaba trabajando para contribuir económicamente al hogar, con mucha pena Doña Susana nos contó que por un mal entendido su esposo Don Gregorio entro a la cárcel acusado de asesinato, fueron momentos muy difíciles para la familia, pues en ese mismo tiempo ingreso un ladrón a su casa y le robaron los pocos objetos del hogar que tenían y se quedaron casi sin nada, no tenía dinero con que alimentarse y además los trámites que tenía que hacer para demostrar la inocencia de su esposo, por lo que no tenía con que defenderse en la vida.

Doña Susana sin poder hacer nada, parecía que la suerte no estaba de su lado , tuvo que vender su casa y con ese dinero pago al abogado para que su esposo egrese de la cárcel, con la otra mitad del dinero compro otro terreno en una zona muy alejada de Alto Lima, cerca de la zona Santa Rosa de Lima; su esposo estuvo en la cárcel aproximadamente 1 año, ya después de todo este tiempo como no había más pruebas de lo que se le acusaba había podido salir de la cárcel y se dedico a un nuevo oficio como albañil para poder aportar económicamente a su hogar, fueron momentos duros para la familia, con mucha deuda habían ido a vivir a una zona muy alejada en calidad de cuidadores de casa; pese a todas estas situaciones, la señora Susana siempre nos recibía con una sonrisa y tenía una fortaleza única después de haber tenido tantos hijos, ella es una mujer delgada, muy simpática, humilde, cariñosa, es pobre y muy rica en cariño y amor, simpática, cuando sus hijos hacen una travesura, ella reacciona con una sonrisa, de seguro que otra madre reaccionaría con una llamada de atención. Pero doña Susana es muy tranquila, eso no quiere decir que perdió su autoridad de madre, sino tiene su propio estilo de educar a sus hijos y ellos lo quieren mucho a la madre.

Por algún tiempo perdimos contacto con la familia, se habían trasladado de casa y un día casualmente cuando fuimos a buscar a la feria a otra familia, encontramos a Doña Susana a quien le pedimos la dirección, pasado unos días le visitamos en el que nos contó que su último hijo tuvo con dificultades al pequeño Daniel de 2 años de edad y nos dice: “recuerdo que hartó he sufrido, a nacido mi hijo y no podía dar al alumbramiento de la placenta, he perdido el conocimiento y de eso recuerdo que me he muerto, 2 hermanas me estaban llevando hacia un lado, me dicen “vámonos” y yo me he acordado de mi hijo mayor el Juan Carlos, su papá hartó le sabe pegar a él y por él me he quedado, qué va ser de mi hijo decía y de pronto me he despertado como de sueño, puro humo me estaban jalando de mi cabello, mi esposo dice que he estado así cerca de 4 horas, pero en e parto cuando nació Daniel así me ha pasado hermana”, así nos contaba Doña Susana con mucho dolor, ahora la casa donde le encontramos, esta en calidad de cuidadores, una casa de condición humilde ocupaban solo un cuarto, tampoco tenían muchas pertenencias, en el cuarto se veía 3 catres, un baúl y una cocina de 4 hornilla, alguna ollas, platos, jarros y caldera; en un rincón del cuarto la cocina, en los 3 catres duermen los 9 hijos los padres y el bebe y todos sus hijos habían nacido en su casa, solo el bebe y Rudy nacieron en el hospital, pues la familia había crecido, siempre que visitamos a esta familia, Rudy uno de los niños nos recibe con una sonrisa de oreja a oreja, los niños jugando acompañando, sentándose a su alrededor de su mamá saludándonos “tío, tía” sin expresar su precariedad, ni pedir nada en medio de su pobreza muy pocas veces encontramos a Don Gregorio, su esposa dice que ha cambiado después de salir de la cárcel, ya no consume bebidas alcohólicas tanto como antes, trabaja para pagar las deudas que tienen, él también expresa su pensamiento, dice: que tiene una misión que le encomendó Dios “en un sueño, un señor con bigotes blancos me ha dicho, tienes que hacer conocer la palabra de Dios a todos, eso no estoy cumpliendo hermanas”, diciendo así se pone a llorar, el Equipo conociendo la realidad de esta familia sobre todo su necesidad alimentaria de los pequeños, más un bebe que pronto llegaría apoyamos con víveres comprando todas las verduras y otros como: arroz, azúcar, fideo y otros cereales para su alimentación, de igual manera le dimos Bs. 20 para que Doña Susana fuera al control de Papanicolaou, pero por su necesidad lo gasto el dinero y no fue además ya estaba embarazada, nosotros no sabíamos de su embarazo, al enterarnos y sabiendo el riesgo que tuvo en su último parto le acompañamos a sus controles pre-natales, donde el médico dijo; “embarazo de alto riesgo ”por lo que derivaron a la maternidad para su mejor atención, el médico conociendo la cantidad de hijos que tiene y el estado de salud de Doña Susana pidió la autorización del esposo para realizarle la ligadura de las trompas de Falopio, que fue realizado después que nació el bebe, hoy la familia esta con más esperanza.

Don Gregorio tiene un trabajo a contrato como albañil en la Universidad Pública de El Alto, el hijo mayor Juan Carlos esta realizando su pre-militar sale bachiller este 2009 y Doña Susana seguirá educando y cuidado a los niños.

*Elena Torres, maîtresse d'école à la retraite, d'origine argentine, vit maintenant à Sucre, elle est responsable du mouvement des Equipes enseignantes pour la Bolivie. Très liée au courant de l'Eglise qui promeut les Communautés de base et le protagonisme des pauvres pour leur propre libération, en vivant les valeurs de l'Evangile, elle nous présente avec des éléments de la vie de Juana Azurduy de Padilla, grande héroïne de la libération du joug espagnol, le sens d'une fête populaire en l'honneur de tous ceux et celles qui ont lutté dans l'histoire pour construire la nation bolivienne. Une histoire qui continue à s'écrire aujourd'hui.*

[...]

Tandis que je m'imprègne de la merveilleuse histoire de Juana et de sa famille, je suis de plus en plus émue par ce village d'El Villar qui fut un des foyers de la révolution libératrice. Je parcoure ses rues avec ses maisons en adobes et ses toits en tuiles. La petite place où l'on trouve une plaque en hommage à Padilla, la paroisse, les écoles, l'hôpital...

Les habitants s'organisent en groupes pour tout nettoyer pour les fêtes des 24 et 25 Mai. Les jours clairs, froids, avec un ciel transparent et bleu, les collines vertes donnent un cadre paradisiaque.

Tout là-haut, où les guérilleros luttèrent vaillamment il y a la tombe de Padilla<sup>1</sup>. Je tremble en pensant à sa tête plantée sur une pique jusqu'à ce qu'elle se momifie, par ordre des royalistes.

Le dimanche 24 j'assiste à la messe. Dans l'assistance on voit de nouvelles têtes, des voitures arrivent, un brouhaha nouveau avec des voix quechuas, guaranis, puis le silence habituel. On s'amuse toute la journée de ce spectacle humain, sensible, frais, authentique.

Lentement on monte une petite scène face à l'église, une grande banderole proclame: «Bicentenaire des peuples: 1809 – 1825». Cette période relate trois faits: le premier cri de liberté, la proclamation de l'indépendance de la Bolivie, et l'épopée imprévisible entre les deux faits, au cours de laquelle des milliers d'hommes et de femmes de cette terre sacrée, en majorité pauvres, sacrifièrent leurs vies pour une liberté retentissante.

La façon dont les peuples définissent leurs lignes de vie m'ébranle. De quelle formation avons-nous encore besoin, nous les éducateurs !

Il nous manque de nous abreuver plus à la source de la sagesse populaire des humbles, des pauvres. Souvent nous nous enfermons dans des lectures savantes, sans plus réfléchir, sans rechercher l'origine des événements historiques.

Dans la nuit, nous nous réunissons face à l'humble scène où se déroule la fête populaire. Quelques paroles d'ouverture par le Maire; j'ai été surprise de voir quatre conseillères habillées avec d'impeccables tenues traditionnelles. Autre surprise agréable, le Père Rafael Garcia nous accompagnait...je devais le signaler...avec la simplicité qui le caractérise il parle de nos héros et héroïnes, de l'apport des peuples à

---

1: Manuel Padilla et Juana, héros de la lutte pour la liberté.

la cause révolutionnaire, des martyres....de la dignité des indigènes, des paysans, des femmes, des grands parents, des enfants....oubliés par l'histoire officielle....Il me revient une phrase qui m'a frappée : «aujourd'hui, depuis ce village d'El Villar nous commencerons à écrire l'autre histoire où les véritables acteurs de notre indépendance ne seront pas oubliés.» ( Je commence à mieux comprendre le sentiment de ces peuples et le sens de cette fête.)

Lundi 25 Mai

Très tôt on entend les klaxons, la musique, les tambours, la population est fébrile... Sylvia qui travaille dehors avec ses élèves depuis 6 heures du matin entre dans la chambre : «Elena, les rouges sont déjà arrivés !» ( un des détachements militaires). Je laisse mon lit chaud et je me prépare à jouir de ce jour si intelligemment et amoureusement préparé par la population.

Les rues sont pleines de gens de toutes sortes; ils viennent en groupes, à pied, en voitures, à cheval....il y a de nombreux points de vente de nourriture, fruits,maïs grillé...



Il est 10 heures du matin, une marée humaine se dirige avec musique, des vivats pour les époux Padilla, les wipalas flottent (symbole multicolore des peuples andins ), des banderoles avec des inscriptions indiquant les lieux d'origine...

Nous allons tous au lieu de rassemblement aux abords du village, face aux montagnes où se déroulèrent les combats de nos ancêtres. Je suis réjouie par la liberté avec laquelle a été préparée cette cérémonie, cette fête populaire....

On avait dressé des estrades pour les autorités nationales et les Ambassadeurs d'Amérique, d'Asie et d'Europe, sur la prairie des chaises en plastique pour le publique.

Je chemine sous un grand soleil, admirant la foule colorée qui m'entoure.

La nature nous étreint; mon impatience monte. Les enfants accrochés aux jupes de leurs mères demandent «maman où est Evo?» .

Trois ou quatre prêtres sont mêlés à la marée humaine, quelques religieuses aussi et des missionnaires...cette humilité avec laquelle l'Eglise Institution est présente dans la population m'émeut, humaine, témoin, missionnaire. Pourrons-nous une fois pour toute, «à la façon de Jésus» apprendre à cheminer avec le peuple? Pourrons-nous comprendre que parfois, l'Institution n'est pas au-dessus du peuple de Dieu? Pourrons-

nous imiter Jésus qui, simplement écoutait, soignait, valorisait ses frères et sœurs? Apprendrons-nous enfin à vivre les simples valeurs populaires?

Une voix claire s'élève: «Juana Azurduy, fleur du Haut Pérou, il n'y a aucune femme au monde plus vaillante que toi.»

Un chanteur amoureux déclare sa passion: «Bolivie, je suis à toi et tu es mienne.» Je ne peux nier le plaisir qui me saisit de percevoir tant de féminité dans cette fête...le modèle patriarcal se fissure.

Subitement depuis les collines on entend des voix fortes : Viva Doña Juana Azurduy de Padilla! Viva Manuel Padilla! Viva les héroïques révolutionnaires! Viva Zudañez! Viva El Villar! Viva la Bolivie!

Les regards scrutent l'endroit d'où s'élève vers le ciel une grande nuée. A travers ce tourbillon apparaissent des cavaliers, vêtus de tenues traditionnelles, levants des étendards et des wipalas et lançant des cris de joie. Ils montent une colline et disparaissent... apparaissent derrière nous et de nouveau la poussière les enveloppe...ils crient: Viva Tomas Katari! et disparaissent de nouveau.

Le chanteur s'enflamme, Saluons nos frères et sœurs qui ont lutté héroïquement! Viva à nos héros et héroïnes! ( Ils me donnent envie de crier ).

Avec l'arrivée des autorités commencent les discours. Les communautés, les étudiants, les enfants apportent leurs cadeaux au président et au vice-président : ponchos, fruits, pains traditionnels, couronnes de piments et arachides...on sent le profond attachement qu'ils ont pour leur président.

Un dirigeant paysan déclare : «Pour nous il n'y a pas 200 ans de liberté. Depuis plus de 500 ans nous sommes en lutte permanente pour notre liberté. Et aujourd'hui que nous avons l'opportunité d'en être les véritables acteurs, il y a des frères qui se mettent en travers de notre chemin.

Des discours du Président et du Vice Président il ressort :

- Il existe deux grands absents dans «l'histoire officielle», les peuples et les femmes qui participèrent et moururent pour la liberté du continent américain. Ils sacrifièrent leurs vies et l'histoire ne les a pas retenus.
- Il y a 229 années depuis le premier cri de liberté de ces terres: Septembre 1780, Tomas Katari encercla pour la première fois Chuquisaca, alors aux mains de la couronne espagnole. Deux années auparavant, Katari était parti à pied jusqu'à Buenos Aires (6000 km ) pour demander aide pour son peuple qui mourait de faim et de maladie dans la «mita» et les travaux. Il rentre avec des espérances mais il est fait prisonnier...les *comunarios* le libèrent. Après le siège de Chuquisaca, des centaines de milliers de «*comunarios*» répondent à l'appel du grand leader.
- Les guérilleros, les Indiens, les femmes n'entendirent pas le cri de liberté de 1809 et quand naquit la Bolivie ce fut sans une véritable égalité.
- Tous les soulèvements pour la défense de la terre furent le fait de mouvements indigènes.

La cavalerie qui nous avait surpris, couronne la fête depuis sa position sur les collines, les étendards et les wipalas flottent brillants...un cadre parfait pour l'histoire des peuples.

Tandis que se déroulaient les discours, je réussis à me rapprocher de la tribune; une idée fixe m'animait: saluer le Président. Furtivement je monte les escaliers, sur le palier il y a des gardes...j'attend...les autorités descendent.

Le défilé commence:

Le Président et son cortège, les communautés, les écoles, la cavalerie, les musiciens, les danseurs, les milices....

De là où je suis, je peux voir défiler les ancêtres aymaras de Silvia qui est Assesseur de la Promotion 2009 de l'institution où elle travaille. Un autre aymara deviendra le Protecteur: le Président Morales.

Je réussis à monter deux marches de plus on ne me dit rien...

Quand Morales descend, il se cogne à moi, je lui dis: Evo, un salut argentin. Il me tend la main et dit: «certainement;» Serrement de main, embrassade.....et un baiser au nom de ma sœur Carmen... je ne peux pas me plaindre.

Le matin suivant, El Villar retrouve son rythme habituel. Je fais une dernière promenade en réfléchissant profondément aux événements vécus.

Je pense aux «Equipes *Docentes*» ...saurons nous regarder plus à fond l'histoire telle qu'elle fut écrite et celle qu'écrivent les pauvres? aurons nous le courage de respecter ce sur quoi nous nous sommes mis d'accords à la Rencontre Continental de Mexico: renforcement de l'Amérique Latine à travers une campagne de dénonciation de l'histoire latino américaine ou resterons nous toujours accrochés aux «histoires officielles», réduisant à des anecdotes et des légendes le rôle primordial des peuples et des femmes ?

Dans la rue on ne voit pas d'enfants d'âge scolaire, ils sont tous à l'école. Les enfants reçoivent une sorte de bourse pour étudier et il existe des cantines scolaires.

Quelques femmes s'arrêtent pour me parler: ainsi vous êtes missionnaire? Restez donc avec nous.

Je m'arrête devant le complexe sportif en construction, un vieil homme en «*abarcas*» (sandales ) et chapeau élégant me demande: on l'a montré à Evo cette œuvre?

Je me dirige vers la Paroisse pour dire au revoir. J'entends des pleurs d'enfant, il est là assis sur des pierres, il a à peine 3 ans. Pourquoi on l'a laissé seul? Que faire? Une femme passe et lui dit: «cesse de pleurer, ta maman est partie par là... vas y donc !» (j'avais oublié que dans la communauté tout le monde prend en charge les enfants). La femme continue son chemin sans regarder derrière elle....J'observe, ce que fait l'enfant ; il réfléchit un instant, très tranquille, essuie ses larmes avec sa main...lève la tête....monte sur son cheval de bois et passe en trombe à côté de moi....précoce Padilla...

Sur le chemin de retour, j'ai la chance de voir de jour quelques-uns des lieux où se sont battus les guérilleros: Alacala, Tomina, Zudañez.

A 3000 m d'altitude j'observe la lune, elle vient d'apparaître, nous montre l'Ouest où nous allons.

En dessous, (il nous reste une heure avant l'arrivée ) on aperçoit les lumières de Sucre, qui au temps de Juana s'appelait Chuquisaca.



Je termine avec une phrase d'Eduardo Galeano : «Juana Azurduy, <sup>le village de Padilla</sup> instruite dans la religion, née pour entrer au couvent de Chuquisaca, est devenue colonelle d'armées de guérilleros pour l'indépendance. De ses enfants, seul vit celui qui est né en pleine bataille, dans le bruit des chevaux et des canons; la tête de son mari plantée en haut d'une pique espagnole.

Juana monta dans la montagne à la tête des hommes, son châle bleu flottant au vent; une main tient les rênes, l'autre coupe les cous avec son épée.

Tout ce qu'elle mange se transforme en courage. Les Indiens ne l'appellent pas Juana. Ils l'appellent Pachamama, ils l'appellent la terre.»

Elena Torres  
Sucre, Mai 2009

Villar, petite agglomération située à plus de 100 km au Sud Est de Sucre, après Tarabuco, accessible par des routes encore non goudronnées.

[Retour au sommaire](#)

## 6 – Fiesta en El Villar (Bolivia)

Querida familia; queridos amigos y amigas:

Con mucha alegría les comparto la experiencia que viví en El Villar, pequeña localidad distante 9 horas de Sucre por camino montañoso, la mayor parte sin asfalto. En el Villar, se realizó la fiesta en conmemoración del Bicentenario de los pueblos, que Bolivia celebró el 25 de mayo pasado.

Me adelanté tres días en viajar para disfrutar de la compañía de mi amiga Silvia, que trabaja allí, compartir un poquito con algunas personas del lugar, los vecinos, y disfrutar del hermoso paisaje.

Mi amiga me acerca un librito donde se narra la historia de Juana Azurduy de Padilla. Su lectura me da el marco referencial perfecto para comprender cabalmente la fiesta popular que vivimos en ese humilde lugar los días 24 y 25 de mayo. La historia de Juana, si bien ya la conocía, me abre más la mente por detalles que voy descubriendo de la maravillosa gesta libertadora que se desarrolló a lo largo de esos cerros y caminos polvorientos, de esos pueblos valerosos que ofrecieron sus vidas en busca de la liberación del poder español.

Juana, su esposo Manuel Padilla y sus cinco niños, tuvieron un papel preponderante en la guerra de la independencia del Alto Perú. Familia guerrillera, de profundas convicciones liberadores, ofrecieron todo lo que tenían para la resistencia de los pueblos al yugo español.



Luego de la iniciativa de liberación que hace Chuquisaca en 1809, estalla la guerra.....

Manuel Padilla, al mando de sus guerrilleros, la mayoría indígenas, subleva a pueblos y cantones; las autoridades realistas solicitan la prisión de toda su familia. Los esposos

ayudan al ejército argentino; entregan sus cosechas y animales por la causa de la libertad, y su casa fraterna, se vuelve casa de América.

A Juana, el valor y lealtad de Belgrano y de su ejército, la animan a decidirse; toma las armas y se une a la lucha directa. Leo en mi libro: “En un día radiante, por el camino repleto de indios armados con hondas y makanas se fue la hermosa amazona. Aumentaba el regocijo del pueblo que la aclamaba como su redentora...La voz de que una mujer iba al combate se esparció con retumbo de eco, y a su paso salían los varones para sumarse a los guerreros y las mujeres para admirarla. Tan grande se hizo la fe y tan honda la moral, que también hubieron mujeres que la siguieron”. Y Mitre dice: “Es esta una de las guerras más extraordinarias por su genialidad, la más trágica por sus sangrientas represalias y la más heroica por sus sacrificios oscuros y deliberados. Lo lejano y aislado del terreno en que tuvo lugar, la multiplicidad de incidentes y situaciones que se suceden en ella fuera del círculo del horizonte histórico, la humildad de sus caudillos, de sus combatientes y de sus mártires, ha ocultado por mucho tiempo su verdadera grandeza, impidiendo apreciar con perfecto conocimiento de causa su influencia militar y su alcance político”.

Y así, la pareja guerrillera, al mando de sus montoneros hace la historia, cabalgando día y noche, por tantas comarcas, tantos pueblos, llevando en alto el estandarte de la libertad, de la dignidad de los campesinos, de los indígenas, de los niños, mujeres y hombres de este suelo... y los encontró la noche, y los alumbró el alba, los sacudieron los “surazos”... las montañas y hondonadas los cobijaron, la sombra del molle los refrescó, las fuentes cristalinas saciaron su sed...

Hacia 1816 los guerrilleros no dan tregua a los españoles. El realista Pezuela se inquieta, envía dos batallones y tropas de caballería para “pacificar” la zona. A veces, los guerrilleros separan las fuerzas y luchan en lugares distintos. Los niños quedan al cuidado de parientes... cuando hay un respiro comparten en familia.

“Durante el sitio que Juana y sus guerrilleros hacen a Chuquisaca (1816, ocupada por realistas), el “pututu” de los indios (cuerno que llama al combate), de Yamparac y Tarabuco resonaba de vez en vez. Hacia el filo de la medianoche, el griterío montonero retumbó en la ciudad, estremeciéndola de terror” (Joaquín Gantier). Tintineaban las medallas militares y las elegantes damas guardaban sus joyas entre terciopelos.

En una de las tantas huidas que Juana debe soportar, se interna a pie, en el monte... perdida en la maraña, con sus hijos enfermos de fiebre palúdica y disentería, debe tener aún un gran sufrimiento... La valerosa madre ve morir a uno de sus hijos varones, enfermo, hambriento, sediento... y cava sólo, con sus uñas, la tumba del retoño querido. Más tarde, se muere el otro hijo varón, también enfermo y muy débil.

Después, nuevamente a organizar las tropas, a templar el carácter, la lucha por la libertad de estas tierras sagradas continúa... aún no está conquistada la libertad soñada... hay que buscar al enemigo, en el centro de la tierra, en las cumbres, en los valles... o en el mismo infierno. Más tarde, se mueren también sus dos hijas.

Los esposos quedan solos... los enemigos piden sus cabezas. Siguen en la lucha: Tomina, las selvas del Cacique Cumbay, Carachimayu, Tarabuco, el cerro de Carretas...

Hasta el historiador realista dice: “La mujer del comandante Padilla desplegó tan

varonil ánimo, que asistió en los ataques y servía en ellos aún dirigiendo un cañón de artillería, sin miramiento a su gravidez...” (Sánchez de Velasco).

A la orilla de un río, casi en plena batalla, asistida por dos indias, Juana ve nacer a su hija Lucía, la única que la sobrevivió, “las frescas aguas fueron el primer baño de la criatura, ella no pudo nacer bajo techo. En plena batalla, nadie abrió las puertas que Juana tocó.” Sin descansar del parto, debe huir con la niña... los realistas están cerca... La entrada a Chuquisaca los emociona: la gente del pueblo, los humildes, los que trabajan por la libertad, los vitorean, les arrojan pétalos de rosas,...pero los “linajudos” y ricos desconfían de los guerrilleros y llevan sus alhajas de plata a los templos y monasterios para “tenerlos a buen recaudo”.

El Cabildo no acepta a Padilla para el gobierno de la ciudad, y se le ordena regresar a las provincias. Más tarde, el General Rondeau, vencido en Sipe Sipe, y antes de regresar a Salta, escribe a Padilla: “Usted que ha prestado a la causa de la Patria tan constantes y distinguidos servicios, debe ahora redoblar sus esfuerzos para hostilizar entre tanto al enemigo sin perder los medios más activos y que sean imaginables para lo que queda Usted autorizado ampliamente.

Usted, como Comandante en Jefe del Departamento que le está encargado, libre las órdenes precisas para reconcentrar oficiales y tropa rezagada y recoger el armamento”.

Padilla le responde: “... nosotros amamos de corazón nuestro suelo: y de corazón aborrecemos una dominación extranjera, queremos el bien de nuestra Nación, nuestra independencia y despreciamos el distintivo de empleos y mandos... La justicia de nuestra causa y nuestros sacrosantos derechos, vivifican nuestros esfuerzos... nosotros somos hermanos en el calvario, y olvidados sean nuestros agravios, abundaremos en virtudes...”

Juana y sus “leales” acompañada por valientes mujeres, estremecen de terror a las ciudades realistas, un chal celeste cruza su cuerpo (el color de las tropas de Belgrano). Por su triunfo en la batalla de El Villar, el gobierno de Buenos Aires le otorga el grado de Teniente Coronel (la única mujer que recibió ese grado durante la guerra).

En El Villar, combatiendo heroicamente, muere Padilla, quien cae ofreciendo su vida por la causa de la libertad que ama. “Había llegado el término de las fatigas para el óptimo espíritu del valeroso guerrero que trabajó e hizo más resistencia que los grandes ejércitos contra las fuerzas coloniales” (Valentín Abecia).

Luego vienen tristes desavenencias y separaciones entre los jefes; en vano Juana llama a la unión.

Juana viaja a Tarija, a Salta, donde es recibida con distinción por Güemes. Allí, permanece mucho tiempo ayudando a los gauchos en algunos combates.

Regresa a Chuquisaca sin que nadie la recibiera y vive muy pobre e ignorada. La anarquía también impera en esa ciudad, Juana, ya con los cabellos blancos y el cuerpo cansado, se pregunta: “¿no hizo la guerra para que sus hijos gozaran de una Patria nueva? Los doctores se dan títulos y honores... sólo gobiernan para una clase adinerada... siguen siendo “realistas” y orgullosos...”

Sin parientes ni amigos, Juana muere el 25 de mayo de 1862. Su cortejo fúnebre son un niño que la acompañó en sus últimos tiempos, y los indios que llevan su ataúd. “Los famosos claveles chuquisaqueños no florecieron para la madre de este pueblo, los estandartes de la Patria y sus banderas no llevaron crespón... y ninguna corona se depositó sobre las miserables tablas que encerraban el cuerpo de la más grande mujer

de América”. Cuando alguien pide que se le hagan las honras fúnebres, las autoridades responden que “están muy ocupadas en los festejos del primer grito de libertad”. De la guerrillera que había peleado en cientos de batallas y había derrotado a tropas realistas en 33 oportunidades, ni se acuerdan...

Mientras me sumerjo en la maravillosa historia de Juana y su familia, me conmueve más este pueblo de El Villar, que fue uno de los cuarteles de la revolución libertadora. Recorro sus calles con casas de adobe y techos de tejas, La pequeña plaza, donde se encuentra una placa en homenaje a Padilla, la Parroquia, las escuelas, el hospital... Los habitantes se organizaron en grupos para dejar todo listo para los festejos del 24 y 25 de mayo.

Los días claros, frescos, con diáfano cielo azul, los cerros verdes, hermosos, dan un marco paradisíaco al lugar.

Allá arriba, donde los guerrilleros lucharon valientemente, está la tumba de Padilla. Me estremezco al pensar en su cabeza clavada en una pica, hasta secarse, por orden de los realistas.

El domingo 24 asisto a misa. En el pueblo, se observan rostros nuevos, vehículos que llegan, un bullicio nuevo, con voces quechuas, guaraníes, cuaja el silencio acostumbrado.

Disfruto todo el día de este cuadro humano, sencillo, fresco, auténtico.

Lentamente se prepara un pequeño escenario frente a la Parroquia, un gran mural lo presenta: “Bicentenario de los pueblos: 1809-1825”. Este período marca tres hechos: el primer grito de libertad, la proclamación de la independencia de Bolivia y la epopeya desenvuelta entre ambas fechas en que miles de hombres y mujeres de esta bendita tierra, la mayoría pobres, inmolaron sus vidas por la libertad soñada.

La manera que los pueblos ponen el marco de referencia a sus vidas, me estremece ¡cuánta formación aún necesitamos los educadores! Nos falta beber más el caudal de sabiduría del pueblo, de los humildes, de los pobres, muchas veces nos encerramos en lecturas de “literatos”, sin indagar más, sin investigar cuáles fueron “las génesis” de los acontecimientos históricos.

De noche, nos reunimos frente al humilde palco, donde se realizó la “verbena”. Unas palabras de apertura por el Alcalde; me sorprendió ver a cuatro mujeres concejales con impecables atuendos originarios. Otra sorpresa agradable: nos acompañaba el P. Rafael García... debí suponerlo... con la sencillez que lo caracteriza habló de nuestros héroes y heroínas, del servicio de los pueblos a la causa revolucionaria, de los y las mártires... de la dignidad de los indígenas, campesinos, mujeres, abuelos, niños... olvidados por la historia escrita... Rescato una frase que me impactó: “hoy, desde este pueblo de El Villar, comenzaremos a escribir la otra historia, donde no se olvide a los verdaderos protagonistas de nuestra independencia”. (comienzo a comprender mejor el sentir de estos pueblos y de esta fiesta).

Lunes 25 de mayo

Desde muy temprano se oyen las bocinas, la música, los tambores... el pueblo está alborotado...

Silvia, que está afuera trabajando con sus alumnos desde las 6 de la mañana entra al

cuarto: ¡Elena, ya están entrando los colorados! (uno de los cuadros militares). Dejo la caliente cama y me dispongo a disfrutar este día tan inteligente y tiernamente preparado por el pueblo.

Las calles están repletas de gente de todas partes; vienen en grupos, a pie, en vehículos, a caballo...hay muchos puestos de venta de comida, ropa, frutas, maíz tostado...

Hacia las 10 de la mañana, un río humano se encamina, con música, vítores a los esposos Padilla, ondeando wipalas (el símbolo multicolor de los pueblos andinos) y banderas con carteles que indican sus lugares de origen...

Todos vamos al lugar de concentración, a las afueras del pueblo, frente a las montañas, donde eran los escenarios de lucha de nuestros antepasados. Me encanta la trasgresión con que se preparó este acto, esta fiesta popular...

Se levantaron palcos para las autoridades nacionales y Embajadores de América, Asia y Europa.; sobre el pasto, están las sillas de plástico para el público.

Camino bajo el fuerte sol, admirando el colorido humano que me rodea. La naturaleza nos abraza...aumenta mi expectativa... Los niños, prendidos a las faldas de sus madres preguntan: “mamá, ¿dónde está Evo?”.

Tres o cuatro sacerdotes están mezclados entre la marea humana, también unas religiosas y misioneros...me entenece esta humildad con que la Iglesia Institución está presente entre el pueblo: hermana, testimonial, misionera. ¿Podremos aprender definitivamente esta manera “como la de Jesús”, de caminar con el pueblo? ¿Podremos alguna vez entender completamente que la Institución no es más que el Pueblo de Dios? ¿Podremos imitar a Jesús, que sencillamente escuchaba, sanaba, elevaba la autoestima de sus hermanos y hermanas? ¿Aprenderemos, por fin, a vivir con los valores del pueblo humilde?

Una serena voz femenina canta: “Juana Azurduy; flor del Alto Perú; no hay ninguna mujer más valiente que tú”. Y un cantor enamorado declara su amor: “Bolivia: yo soy tuyo y tú eres mía”.

No puedo negar el placer que me embarga al percibir tanta femineidad en esta fiesta... un modelo patriarcal se resquebraja...

Repentinamente, desde los montes se escuchan fuertes voces: ¡Viva doña Juana Azurduy de Padilla! ¡Viva Manuel Padilla! ¡Vivan los héroes revolucionarios! ¡Viva Zudáñez! ¡Viva El Villar! ¡Viva Bolivia!

Las miradas escudriñan el lugar, una gran polvareda se levanta al cielo. Desde la hondonada aparecen mujeres y hombres a caballo, vistiendo sus atuendos originales; alzan las banderas y wipalas y gritan alborozados. Suben un cerro... y se pierden... Aparecen por detrás nuestro nuevamente, la polvareda los envuelve...vitorean: ¡Viva Tomás Katari!... y se pierden nuevamente...

El cantor se emociona: ¡saludemos a nuestros hermanos y hermanas! ¡Así se luchaba durante la guerra! ¡Vivan nuestros héroes y heroínas! (me dan ganas de lanzar un “sapukay”).

Con la llegada de las autoridades comienzan los discursos. Las comunidades, estudiantes, niños, entregan sus regalos al presidente y vice-presidente: ponchos, frutos, panes caseros, coronas de ajíes y maníes... se ve el profundo cariños que tienen por su líder.

Una dirigente campesina expresa: “Para nosotros no son 200 años de libertad. Hace más de 500 años que estamos en lucha permanente por nuestra libertad, por nuestra tierra, por nuestros derechos...y aún no llegamos a la total libertad. Y ahora, que tenemos la oportunidad de ser los protagonistas verdaderos, hay hermanos que dificultan nuestro camino.

De las palabras del Presidente y vice-presidente, destaco:

Existen dos grandes ausentes en la “historia oficial”: los pueblos y las mujeres, quienes fueron los que participaron y murieron por la libertad del continente americano. Fueron ellos los que inmolaron sus vidas y la historia no los nombra.

Hace 229 años del 1º grito libertario de estas tierras: septiembre de 1780, Tomás Katari cerca por primera vez Chuquisaca, entonces tomada por la corona española. Dos años antes, Katari había viajado a pie hasta Buenos Aires (6 000 Km.) para pedir por los derechos de su pueblo que moría de hambre y enfermedad en la “mita” y los “obrajes” Regresa con esperanzas...pero es apresado... los comunarios lo liberan. Luego, cerca Chuquisaca; cientos de miles de comunarios asisten al llamado del gran líder.

Los guerrilleros, los indios, las mujeres, no asistieron en el grito libertario de 1809 y cuando nace Bolivia, no se conquista la verdadera igualdad.

Todos los levantamientos en defensa de la tierra, fueron hechos por movimientos indígenas.

La caballería que nos había sorprendido, corona la fiesta desde su ubicación sobre los cerros, las banderas y wipalas ondean, brillosas... un marco perfecto para la historia de los pueblos.

Mientras se desarrollaban los discursos, yo logro acercarme al costado del palco; una idea fija me animaba: saludar al Presidente. Furtivamente subo unas gradas, en el rellano están los custodios...espero...por allí bajarán las autoridades...

Comienza el desfile: el Presidente y su comitiva, las comunidades, las escuelas, la caballería, músicos, bailarines, milicias...

Desde mi ubicación puedo ver desfilar las raíces aimaras de Silvia, quien es Asesora de la Promoción 2009 de la Institución donde trabaja. Otro aimara será el Padrino: el Presidente Morales.

Logro subir dos peldaños más; no me dicen nada...

Cuando baja Morales, se topa conmigo, le digo: Evo, un saludo argentino. Me tiende la mano y dice: “como no”... Apretón de mano y abrazo...y un beso en nombre de mi hermana Carmen... no puedo quejarme...

La mañana siguiente, El Villar retoma su ritmo habitual. Hago mi última caminata, cavilando profundamente sobre los acontecimientos vividos.

Pienso en los Equipos Docentes... ¿sabremos mirar más profundamente la historia que escribieron y escriben los pobres? ¿Nos animaremos a cumplir lo que acordamos en el Encuentro Continental de México: la integración de América latina a través de cursos sobre una reveladora historia latinoamericana? ¿o seguiremos aferrados a “historias oficiales” dejando para las anécdotas y las leyendas el protagonismo de los pueblos y de las mujeres?

En las calles, no veo niños en edad escolar, todos están en sus escuelas; los pequeños reciben una especie de beca para estudiar y existen comedores escolares.

Algunas mujeres se paran a charlarme: ¿así que usted es misionera? ¡quédese con nosotros, pues!

Me detengo ante el complejo deportivo en construcción. Un anciano, con “abarcas” (sandalias) y elegante sombrero me pregunta: ¿le habrán mostrado a Evo esta obra?

Me dirijo a la Parroquia para despedirme del cura. Escucho el llanto de un niño, sentado sobre unas piedras, tendrá apenas 3 añitos. ¿Por qué lo habrán dejado sólo? ¿Qué hago?

Una mujer pasa y le dice: ¡Ya deja de llorar! Tu mamá se fue para allá... ¡andá pues! (yo olvidaba que en la comunidad, todos cuidan a los niños). La mujer continúa su camino sin mirar atrás.

Observo qué hará el niño: medita un instante; muy tranquilo, seca sus lágrimas en el bronce de sus manos... levanta su cabeza... monta su caballo de ramita de molle y pasa raudamente a mi lado... precoz Padilla...

En el camino de regreso a casa tengo la oportunidad de ver de día algunos lugares donde batallaron los guerrilleros: Alacalá, Tomina, Zudáñez.

De noche, Tarabuco, Cumbati, (una de las más grandes batallas), Yamparáez...

A 3 300 metros de altura, observo la luna, recién nacida, que nos muestra el oeste, hacia donde vamos. Debajo de ella, (ya una hora antes de llegar) se divisan las luces de Sucre, en tiempos de Juana, llamada Chuquisaca.

Termino con unas palabras de Eduardo Galeano:

“Juana Azurduy, instruida en catecismos, nacida para monja de convento en Chuquisaca, es teniente coronel de los ejércitos guerrilleros de la independencia. De sus hijos, sólo vive el que fue parido en plena batalla, entre truenos de caballos y cañones; y la cabeza del marido está clavada en lo alto de una pica española.

Juana cabalga en las montañas, al frente de los hombres. Su chal celeste flamea a los vientos. Un puño estruja las riendas y el otro parte cuellos con la espada.

Todo lo que come se convierte en valentía. Los indios no la llaman Juan. La llaman Pachamama, la llaman tierra”.

*Elena Torres - Sucre, mayo de 2009*

[Retour au sommaire](#)

## 7 – Nouvelles des projets

### CASA EMAUS

Le 24 Février, Jean Claude Seguin nous a fait parvenir deux rapports l'un sur les Ateliers Thérapeutiques concernant les activités thérapeutiques pratiquées à la Casa Emaus,

l'autre sur le service médical de la Communauté Thérapeutique Emaus, c'est à dire ce qui est des traitements assurés dans le cadre de l'Hôpital Clinique Viedma tant pour les internes que pour les malades externes .

Il est à noter qu'un accord existe entre

l'Hôpital et la Communauté Emaus, le personnel médical de la Casa intervenant à l'hôpital tant auprès des patients internes (hospitalisés) qu'externes c'est à dire ne venant à l'hôpital que pour les soins.

Au cours de l'année 2009 le traitement de 101 patients a été assuré, 123 si on compte ceux qui ont été ré hospitalisés plusieurs fois dans l'année. Il y a eu 24 hospitalisations d'enfants grands et petits.



Au cours de cette même année on a eu à déplorer 40 décès.

L'accompagnement de fin de vie est assuré par l'équipe de la Casa Emaus. L'hôpital projetterait la création d'un service à cet effet.

A ce jour, la Communauté Emaus est la seule à prendre en charge les malades atteints du SIDA.

L'activité est importante et les difficultés financières sont d'autant plus angoissantes que par manque d'argent il arrive que l'on

ne puisse procéder à temps aux examens cliniques permettant l'adaptation du traitement. On constate des morts par manque d'argent.

Le gouvernement n'est pas toujours présent malgré se promesses, la Fondation de France a prévenu qu'elle ne participerait plus à ce projet au niveau des médicaments et certaines entreprises de la région rochelloise, donateurs importants ont subi gravement les effets de la dernière catastrophe.

Pour ces mêmes raisons, le personnel de la Casa Emaus a été licencié, fin Décembre, heureusement il a été possible de reprendre l'activité fin Février, mais comme le précise Jean Claude, l'attention aux patients n'a pas eu d'interruption.

## 8 – Nouvelles de l'association

[Retour au sommaire](#)

### **FAMILLE MARMILLOUD**

Madame Marmilloud est décédée ce 23 Février dans sa 90 ème année.

Solidarité Bolivie s'associe à Pierre et à toute la famille Marmilloud dans leur peine et leur Espérance.

### **NOUVELLES DE MYRIAM**

Jeune mère bolivienne, (deux enfants en Bolivie), Myriam, employée par une personne travaillant pour des organismes internationaux a été gravement accidentée à St Julien. Hospitalisée à l'hôpital cantonal de Genève, elle est dans le coma depuis plus de 4 mois.

Maurice qui suit de très près ce drame nous dit que malgré les innombrables difficultés tant financières qu'administratives elle est très entourée par sa famille.

Nous restons attentifs à l'évolution de l'état de santé de Myriam et si nécessaire prêts à apporter notre aide.

### **NATTY**

La présentation de sa thèse devait avoir lieu à Dijon le 5 Janvier 2010. Pour des raisons que nous ignorons, cette date à été repoussée 20 Mai, toujours à Dijon.

### **«ROUGE ARMENIEN»**

Dernier ouvrage de Françoise Estival et Sonia Colin dans l'actualité de l'émigration.

Solidarité Bolivie vous recommande cet ouvrage édité chez L'Harmatan, collection Ecriture. Il est possible de se le procurer auprès de Solidarité Bolivie au prix de 18 € plus port.

[Retour au sommaire](#)

## 9 - Ephéméride

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE :

**9 MAI 2010**

à 10 heures

AU CAMPING «Le Terroir»  
184 chemin de CLAIRJOIE 74 160 PRESILLY



Indications pour rejoindre le camping: Présilly est un petit village entre Annecy et Genève ( à 5 km de St Julien et 25 km d'Annecy). En venant d'Annecy, prendre la direction de Genève, passer Cruseilles, le col du mont Sion et tourner à gauche au feu du Chable et suivre les panneaux CAMPING.

En cas d'impossibilité à vous joindre à nous, envoyer votre pouvoir à :  
Marie Genoud 184 chemin de CLAIRJOIE 74 160 PRESILLY

**Prochain CA** : le 11 Juin à 18 heures.

[Retour au sommaire](#)